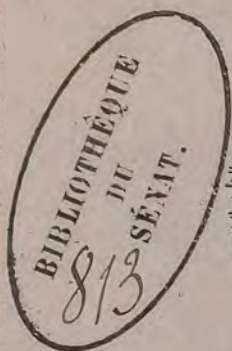


32e

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



THE

AT GOLD TOWN

LIBRARY

FRANKLIN



LES ESCLAVES,

O U

LA CONSPIRATION

DE LA BARBADE,



LES ESCLEVES

OU

LA CONSPIRATION

DE LA BARBADI





UN jeune homme en lisant, il y a plusieurs années, dans l'Histoire de M. l'Abbé Raynal, les lamentables articles de l'esclavage des Nègres & des Indiens, fut saisi d'horreur, & l'indignation fit cet ouvrage. Les formes du dialogue se présentèrent à lui plus variées & plus propres que celles du discours oratoire, pour exprimer ses émotions & ses idées; mais ne voulant point, ne pouvant pas sur-tout, à l'époque où l'on vivoit alors, livrer au théâtre ce tableau des plus criantes misères de la foiblesse humaine & des plus horribles abus de la force, il négligea par impuissance, peut-être, un des plus grands charmes de l'art dramatique, le tissu de l'intrigue; défaut qui sera pardonné, si les passions exprimées avec énergie inspirent au Lecteur autant de haine pour la tyrannie que d'amour pour l'humanité.

Nous sommes parvenus à des tems où la froide circonspection d'un Fontenelle s'éleveroit à quelques degrés de chaleur, où il n'insulteroit plus sa patrie en lui refusant d'ouvrir sa main pleine de vérités; où le génie d'un Montesquieu, libre dans son essor sublime, acheveroit d'éclairer l'Europe, avec des lumières moins timides que celles de l'Apologue oriental, & ne se borneroit pas à une épigramme, à un seul vœu pour défendre la grande cause des Nègres.

On peut dire, on va publier toutes les vérités; mais n'en est-il pas encore dont le tems seul aidé de la prudence, a le droit de soulever le

voile ? L'expérience des siècles ayant prouvé que les occasions sont rares où le bien puisse s'opérer par des moyens violens ; dans le cas particulier des Nègres , tant de maux résulteroient évidemment de leur affranchissement subit & absolu , que les Législateurs les plus humains auront à redouter la bonté même de leurs principes en procédant à cette grande réforme qui influera sur le sort des deux Mondes.

L'Assemblée Nationale , à qui rien d'humain ne sera étranger , va bientôt agiter cette importante matière. Un homme qui dès l'aurore de sa jeunesse mérita la palme des plus utiles talens, l'illustre Pitt & M. Wilberforce , dignes tous deux de leur mutuelle amitié , ont déjà proclamé leur opinion en faveur de cette Race proscrite par la nôtre , d'hommes esclaves de la plus terrible des aristocraties, l'aristocratie de l'avarice. On fait quels obstacles a rencontré leur zèle infatigable. Ils poursuivront , ils accueilleront nos vœux & nos travaux. Que Londres & Paris, ces deux superbes Cités, se réunissent enfin au nom de la gloire & de la véritable philosophie qui est le génie de la raison ; qu'elles se réunissent pour signer un contrat nouveau où deux Peuples long-tems ennemis ne disputeront que de justice & de générosité, pour expier le crime de l'Europe qui enchaîna dans l'Amérique dévastée par ses fureurs , les innocens Africains. C'est ainsi que la nature n'aura plus à gémir sur ce touchant emblème qui nous la peint allaitant de ses fécondes mamelles tous ses enfans divers ; c'est ainsi que cette mere commune prendra soin de leur inspirer l'esprit de paix & de bienveillance uni-



verselle qui cessera de n'être qu'une chimère ,  
& qui consolera l'univers des erreurs , des suc-  
cès de la politique & des triomphes guerriers.

Les Colons des deux Indes sont effrayés pour  
leur fortune des réformes qui se préparent dans  
le régime de leurs Nègres ; innovations, disent-  
ils , qui par des contre - coups dangereux nui-  
roient au Commerce de l'Europe entière : il  
en est même qui prévoient que le signal de la  
liberté des Esclaves deviendrait en même tems  
celui du massacre des Maîtres. De ce nombre  
ne sont pas , sans doute , ces honorables Plan-  
teurs dont on a célébré les riantes habitations  
où ils exercent une autorité qui ne pouvant  
être juste , est tellement tempérée par les dou-  
ceurs d'une bienveillance patriarcale , que  
leurs ouvriers ou plutôt leurs utiles amis jouis-  
sent d'un sort de beaucoup préférable en effet  
à celui de la plupart de nos Payfans , & que  
le châtiment le plus redouté qu'on y puisse  
infliger à un coupable , est de l'en expulser  
en le condamnant à une liberté qui va le rendre  
Orphelin.

Ces considérations néanmoins doivent être  
scrupuleusement pesées. Ce n'est qu'avec une  
sage lenteur que la justice doit exercer sa puis-  
sance & ses droits, lorsque trop de célérité pour-  
roit entraîner la ruine & peut-être la mort  
de ceux dont la loi-même avoit légitimé les  
usages. Mais ne perdons pas de vue la liberté  
des Nègres. Employons les moyens, il en existe,  
qui pourroient soulager leurs peines, éteindre  
dans leurs cœurs avilis des sentimens dangereux,  
y faire pénétrer ceux d'une heureuse gratitude,

adoucir & former enfin les mœurs de ces infortunés aux habitudes & à toutes les prérogatives de l'homme.

Avant de parvenir à ce but, des concurrences étrangères enleveront d'abord aux Colonies civilisées, quelques gains surabondans, à moins que l'esprit public qui va naître parmi nous, repoussant ces odieuses concurrences, n'aime à dédommager nos Colons par des équivalens : quoi qu'il en arrive, qui d'entr'eux oseroit se plaindre d'un *manque à gagner*, lorsque l'éternelle justice ne seroit point encore satisfaite de voir celle de la terre obligée d'accorder à des intérêts fordides une partielle capitulation ?

Si nos Législateurs accordent en effet ces ménagemens à la fortune des Colons, à celle de leurs Créanciers, les Spéculateurs moralistes & autres qui ne distinguent pas toujours le beau idéal d'avec le bien praticable, & réclamoient d'une équité inflexible la prompte liberté des Nègres, resteront sans doute moins affligés, quand on aura démontré les funestes conséquences pour les Nègres mêmes de ce bienfait auquel on n'auroit pas su les préparer, & dont il faut convenir qu'ils abuseroient sans des préliminaires indispensables.

Eh quoi ! l'on verroit encore un Peuple Esclave dans la Monarchie Française ! Eh ! pourquoi lui conserver ce nom ? a dit M. Duval-Sanadon, Colon de Saint-Domingue. « Qui » empêche de le proscrire ce mot odieux qui » rappelle tant d'idées désolantes ? Peut-être » en cessant de les nommer Esclaves, nous » accoutumerions-nous à les considérer comme



» des hommes Libres. S'il nous est impossible  
» d'effacer d'anciens souvenirs, que du moins  
» nos enfans ne sachent que par une espece de  
» tradition confuse, qu'ils furent jadis nommés  
» Esclaves ces Nègres, instrumens de leur fortune.  
» Qu'ils les regardent comme une famille  
» de laquelle ils sont inséparables. Qu'ils appren-  
» nent de nous à les ménager, à les conserver,  
» à les traiter toujours comme des hommes,  
» des hommes précieux, de ceux-là qui, arrachant à la terre ses trésors, sont le principal,  
» le vrai soutien de la Société. »



---

NOMS DES ACTEURS.

WILBER, *Gouverneur Général.*

BLAKFORT, *Officier Major.*

BOTWIL, }  
WARTON, } *Colons.*  
FRAMER, }

LE VIEIL AGID, }  
AGID, }  
ZALLI, } *Esclaves Indiens.*  
ROMBO, }  
ZILIA, }

UN MARCHAND OU FACTEUR.

TROUPE D'ESCLAVES.

SOLDATS.

*La Scène est dans l'Isle de la Barbade.*

ACTE





LES ESCLAVES,  
O U  
LA CONSPIRATION  
DE LA BARBADE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

AGID, ROMBO.

ROMBO.

EST-CE Agid que je revois? Je croyois avoir tout perdu; mon cœur flétri par un long esclavage n'espéroit plus le bonheur, & je retrouve mon premier ami! Hélas! pourquoi faut-il que ma joie soit troublée par ton infortune? Le fils du Chef des Caraïbes est donc esclave aussi!

A

( 2 )

A G I D.

Ton Chef lui-même est esclave.

R O M B O.

Ton pere ? Ses vertus , sa vieillesse n'ont pas été respectées ?

A G I D.

Non. Sa vieillesse est robuste encore ; elle est utile à la cupidité. Tu vas revoir dans cette Isle malheureuse d'autres compagnons du même destin. Rombo , tu fus avant nous arraché à ta Patrie ; mais tes maux plus anciens furent moins cruels que les nôtres.

R O M B O.

Ami , quelque soit notre sort , est - ce que notre amitié ne pourra l'adoucir ? Nous entendrons la consolante voix de l'amitié ; elle n'est pas du moins interdite aux Esclaves. Cher Agid , Rombo ne te quittera plus ; & puisqu'il faut porter le joug , c'est ensemble que nous le porterons.

A G I D.

Notre joug sera brisé. . . . . Les fers de l'esclavage n'ont-ils souillé que ton corps ? Ton ame est-elle restée digne de la liberté ? Pour te réhabiliter dans ce premier bien de l'homme , parle , veux-tu braver la mort ?

R O M B O.

Qu'entends - je ? Tu me connois , tu fais ma réponse.



Tourne tes regards de ce côté. Vois-tu cette jeune Esclave environnée d'Indiens & d'Africains ? Cette esclave est Zilia , dont nous admirâmes souvent la naissante beauté : apprends quel est son sort. Dans la dernière incursion que nos ravisseurs, les cruels Anglois, ont faite sur le Continent, nos frères, instruits par nos malheurs, ont sçu repousser l'esclavage. Celui dont le pouvoir nous enchaîne tous deux, ton nouveau maître, Botwil échappa seul au carnage. Il fuyoit dans l'épaisseur d'une forêt ; accablé par la fatigue & la peur, il alloit succomber ; Zilia l'apperçoit ; attendrie par ses prières suppliantes, elle ose le cacher dans la profondeur d'une caverne & va, chaque jour, en secret lui donner de généreux secours.... Que te dirai-je ? Bientôt l'amour succède à la pitié : la nature trahie dans ses bienfaits mit dans les traits de cet Européen tout ce qui annonce la bonté ; il séduisit sans peine son innocente libératrice.

Cependant Botwil cherche & retrouve son vaisseau : il y entraîne Zilia, Zilia éperdue d'amour, de frayeur, & dont les yeux baignés de larmes, se tournent encore sur une terre chérie. . . . A peine sont-ils arrivés au port que le parjure, l'exécrable Botwil, vend celle qui l'a sauvé de la mort, vend l'épouse qui lui a donné son cœur avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour.

R O M B O.

O Ciel ! ô Ciel vengeur !

A 2

( 4 )

A G I D.

Zilia n'est pas vengée : la voilà ; c'est sur elle  
que gémissent les Esclaves.

R O M B O.

Ils gémissent ! Ah ! ce n'est pas assez. Acheve ,  
j'entrevois tes projets.

A G I D.

Tu les seconderas. Nos freres sont avertis , ils  
sont prêts. Zalli , dont tu connois la force & le  
courage , est le chef des Africains ; je le suis des  
Indiens & de tous. Notre conspiration repose  
dans un secret profond : vingt fois le soleil s'est  
caché dans l'Océan , tandis que nous avons sçu  
tromper la vigilance de nos tyrans. Demain cet  
astre en éclairant ce rivage odieux n'y retrou-  
vera plus d'esclaves ni de maîtres.

R O M B O.

O bonheur inespéré ! Tout mon cœur en est  
rempli. Je pourrai donc revivre ! . . . . Ton  
pere , cher Agid , connoît sans doute ton projet ?

A G I D.

Non. Il pouvoit être découvert ; la mort la  
plus affreuse eût puni le silence qu'auroit gardé  
mon pere : j'ai dû lui épargner ce danger.  
Qu'il me sera doux de l'éveiller , cette nuit ,  
aux cris de la liberté ! Qu'il me sera glorieux  
de lui rendre toute sa puissance ! Et Zilia ! . . . .  
Libre & vengée , le temps & mes soins lui ren-  
dront tout ce que la trahison la plus lâche lui



fit perdre de sa raison. Elle aura honte alors de l'indigne amour que son cœur conserve encore pour l'auteur de ses maux. C'est à celui que j'ai pour elle, que son cœur deviendra sensible.

## R O M B O.

J'ai peine à te comprendre. Que me dis-tu de Zilia, de ton amour ?

## A G I D.

Il est, hélas ! ma plus grande douleur. Cette infortunée n'a pu soutenir l'excès de son désespoir ; sa raison presque entière y succombe quelquefois. Le jour, pendant ses travaux, elle pleure & demande Botwil à ses tristes compagnes ; la nuit, elle pousse des cris lugubres & demande Botwil au ciel & à la terre : quelquefois aussi revenue à elle-même, elle connoît tout son destin, & c'est alors qu'il est le plus cruel. Tant de maux, cher ami, ont profondément touché mon cœur. Je l'aime, je l'aime assez pour avoir conçu l'espérance d'effacer de son cœur l'image du perfide Européen, de la rendre sensible à ma tendresse, & de sauver, à-la-fois, Zilia, mon pere & tous les Esclaves.

Tels sont la cause & l'objet du dessein que j'ai formé : tu sauras mes moyens. Zalli . . . . mais qu'il tarde à paroître ! Dans ce jour consacré à bénir un Dieu qu'on outrage, dans ce jour de repos, rien ne peut le retenir : il fait que je l'attends. . . . Va, cours, en suivant ce chemin tu le rencontreras : qu'il se hâte, les momens nous sont chers. Pour te faire mieux connoître à lui, frappe trois fois sur ton cœur

( 6 )

& prononce tout bas le nom de Botwil : c'est le signal de la vengeance & de la liberté.

---

## SCENE II.

AGID *seul.*

VOICI donc le dernier jour qui luira sur nos malheurs ! . . . . Ils vont donc périr nos tyrans ! Botwil, c'est à moi que ta mort est promise ; je veux le rendre terrible. O nuit , nuit protectrice ! Hâtes-toi de couvrir cette Isle criminelle des ténèbres les plus profondes : ton silence sera troublé par les cris de la mort ; mais ces cris feront la joie du Dieu des Indiens.

---

## SCENE III.

AGID, ZALLI, ROMBO.

AGID.

EH bien , Zalli , t'applaudis-tu de ce nouveau secours ? C'est pour te l'offrir que je t'avois mandé . . . . Quel est donc ce chagrin que je vois sur ton front ? Nous sommes trahis ?

ZALLI.

Non. Jamais je ne fus plus sûr du secret & du courage de nos Conjurés ; mais j'ai craint ,



( 7 )

un moment , qu'une vengeance précipitée ne détruisît notre vengeance même. . . . Ah ! cette nouvelle barbarie devoit bien , en effet , exciter leur fureur.

A G I D.

Quel en est donc l'objet ? Hâte - toi de m'apprendre. . . . Je ne fais quel plaisir cruel j'éprouve à connoître tous leurs crimes.

Z A L L I.

Malheureux ! que desirez - vous d'apprendre ? Notre chef , . . . votre pere lui - même , vient d'éprouver le plus cruel outrage.

A G I D.

Mon pere ! quel monstre a pu ? .... Non , Zalli ; cache - moi cet outrage , cache - moi , sur - tout , le coupable.

Z A L L I.

Vous pâlissez , cher Agid , ils ont pâli de même ; tous ont voulu frapper. Arrêtez , me suis - je écrié , votre haine doit - elle être seulement de la colere ? Ne savez - vous donc pas comment des Esclaves doivent haïr leurs puissans oppresseurs ? Renfermons , enchaînons dans nos cœurs notre juste furie ; elle n'en doit sortir qu'à l'ombre de la nuit , & la nuit va venir. A ces mots , l'on eût dit qu'ils étoient apaisés ; le calme a paru sur leur front ; mais ce calme est terrible.

A G I D.

Mon pere ! Zilia ! . . . Hommes féroces !

## SCENE IV.

Les Auteurs précédens, LE VIEIL AGID.

## LE VIEIL AGID.

JE te cherchois, mon fils, . . . . mon cœur avoit besoin de ces embrassemens. Il étoit brisé par la douleur ; je n'y sens plus que ma tendresse, . . . Enfin, j'ai retrouvé des larmes. Ils n'empêcheront pas mes larmes de couler. Oui, je possède encore le plus grand de mes biens, & je rends grace à nos tyrans de m'avoir laissé mon fils,

## AGID.

Mon pere, il m'est bien doux de pouvoir vous consoler ; mais qu'il me feroit honteux, qu'il me feroit cruel de voir impunément l'outrage. . . .

## LE VIEIL AGID.

Ah ! tu le connois donc. J'avois prévu ta fureur : sacrifie-la, mon fils à l'amour de ton pere. Ta mort suivroit la vengeance & je mourrois de douleur, sans pouvoir même te venger à mon tour.

## AGID

Je ne veux pas que vous mouriez de douleur.



ROMBO. (*Il se jette aux genoux du vieillard.*)

O mon chef vénérable ! vous vivrez pour le bonheur des Indiens qui sont toujours vos enfans.

LE VIEIL AGID.

Qui que tu sois, relève-toi : tant de respect ne convient point à ma misère.

ROMBO.

Elle est plus sacrée pour moi que ne le fut jamais votre puissance.

LE VIEIL AGID.

Mais je crois te connoître.

AGID.

C'est un ami de votre fils , un fils de votre ami le plus cher ; c'est Rombo que le fort avoit jetté dans une colonie voisine , & qu'un échange moins cruel a remis parmi nous.

LE VIEIL AGID.

Cher enfant , quel souvenir tu me rappelles ! puisse ton pere m'avoir succédé ! puisse-t-il mieux que moi défendre ses concitoyens ! Je le plains cependant , il a perdu son fils , il ne pourra plus le revoir. Que dis-je ? Il n'est pas témoin de ton sort. O ! combien un pere est malheureux de voir son fils l'objet de son amour , de son plus cher espoir , victime dévouée à l'éternel esclavage.

( 10 )

A G I D.

Combien il est affreux pour un fils de voir  
son pere esclave !

( On entend un bruit de canon. )

LE VIEIL A G I D.

Mes enfans, quel bruit se fait entendre ? C'est  
sans doute l'arrivée d'un vaisseau. Ah ! s'il ame-  
noit Wilber , le Gouverneur que nous atten-  
dons , notre sort changeroit bien de face. Nous  
ne pouvons douter de ses vertus ; elles sont at-  
testées par tous les Esclaves qui le connoissent.

---

## SCENE V.

Les Acteurs précédens, UN ESCLAVE.

L' E S C L A V E.

**W**ILBER arrive. Un vaisseau de guerre le  
ramène d'Europe. Un vaisseau de paix apporte  
en même-tems de nouveaux Esclaves Africains.

LE VIEIL A G I D.

Ah ! mon espoir n'est pas déçu. Un homme  
vertueux & puissant doit nous plaindre & nous  
protéger. ( *A l'Esclave.* ) Sais-tu s'il conduit des  
Soldats ?

L' E S C L A V E.

Un trop grand nombre.



## LE VIEIL AGID.

C'est encore un bonheur pour nous : s'il veut punir l'audace & l'injustice, s'il veut rétablir l'ordre, il aura besoin de force & de secours. Mes amis, pourquoi cette sombre tristesse ? Ouvrez, ouvrez vos cœurs à l'espérance.

## AGID.

J'aime à croire aux vertus de Wilber ; mais quelle est donc l'espérance que nous devons en concevoir ? S'il ose nous plaindre, osera-t-il nous sauver ? Le pourra-t-il, mon pere ? Et sans la liberté, que nous importe une protection stérile, une pitié cruelle ? Je connois les Européens, nous sommes trop nécessaires à la plus forte de leurs foibles passions ; ce vice inconnu dans nos climats, tyran cruel de nos Tyrans mêmes, l'amour de l'or, l'avarice. O démence de ces peuples si fiers de je ne sais quels talens inutiles au bonheur ! L'or, objet de leurs travaux, de leurs vœux les plus ardens, tourmente à-la-fois & l'indigence qui ne peut l'obtenir, & l'opulence insatiable qui en abuse. Il corrompt parmi eux les plus doux sentimens de la nature, la piété filiale, la tendresse fraternelle, l'amour, les vertus. Leurs jeux même sont attristés par l'or. On les voit enfin tout immoler à cette fatale idole, tout jusqu'à la liberté ; car nos maîtres sont aussi des esclaves. Eh ! qu'obtiendrait d'eux pour nous l'humanité ? Ennemis cruels, ils s'accablent entr'eux ; amis lâches & mercenaires, leur bienveillance est à l'encan. Que dis-je ? Botwil & Waron s'embrassent & se

haïssent. Vous ne l'ignorez pas ; Wilber n'a sur eux qu'une autorité passagère & bornée ; il est soumis lui-même aux loix de son pays , & le temple des loix , rarement ouvert aux foibles , est toujours fermé pour les Esclaves.

LE VIEIL AGID.

Je n'ai point espéré qu'il détruisît la loi barbare qui nous proscriit ; mais je ne puis croire qu'il revienne pour ne point l'adoucir ; je ne puis croire que Wilber apprenne impunément les crimes de Botwil. Non , il ne le verra point sans frémir ; il ne verra point Zilia sans lui rendre la liberté.

AGID.

Allons, amis, mon pere l'a prédit : Zilia sera libre. . . . Elle sera vengée.

*Fin du premier Acte.*



---

 A C T E I I.
 

---

## S C E N E P R E M I E R E.

BOTWIL, WARTON, FRAMER.

W A R T O N.

Nous n'en pouvons plus douter ; Wilber est muni des pouvoirs les plus étendus. Il faut nous attendre à de nouveaux réglemens , à des réformes sévères que nous forcera de subir son orgueil jaloux & puissant.

F R A M E R.

Warton , quelque soient les injustices & les violences qu'il nous a déjà fait éprouver , vous ne connoissez pas toute son audace & toute sa haine pour nous. Mais s'il a prévenu , s'il a séduit à Londres ceux de qui nous dépendons , nous avons dans les mains ce qu'il faut pour les détromper ; l'or saura détruire l'illusion qu'il aura faite : si vous m'en eussiez cru , depuis long-tems nous n'aurions pas à le redouter.

B O T W I L.

Sans avoir recours à des moyens trop lents , tâchons de pousser ce Gouverneur altier à des

excès que nous puissions nous-mêmes réprimer. Les anciens Soldats de la Colonie nous sont tous dévoués ; plus nombreux que les nouveaux , dont il s'est fait escorter , ils pourront aisément nous défendre & servir nos ressentimens.

## W A R T O N.

Botwil , votre avis est périlleux , mais nous devons l'adopter : oui , si Wilber , en effet , prétendoit encore violer nos droits & joindre l'injustice à l'outrage , joignons au secours de nos Soldats celui de nos Esclaves.

## F R A M E R.

Nos Esclaves ne nous défendroient pas. . . . J'ai même quelques soupçons que je veux éclaircir. Ce matin , j'ai surpris un regard sinistre que me lançoit Zalli , & qu'il a détourné avec une terreur qui m'en inspire à moi-même. J'ai dissimulé ma colère pour découvrir plus sûrement quel peut être le motif des entretiens secrets qu'il a quelquefois avec nos Nègres : il en est trop aimé pour que leur affection n'ait pas quelque intérêt caché. Réunissons notre surveillance , & songeons qu'une révolte est possible.

## B O T W I L.

Quoi , Framer , vous avez de tels soupçons , & Zalli n'est pas dans les fers ? Vous ne vous hâtez pas de lui arracher la vérité ?

## F R A M E R.

Le moyen sera plus prompt , & je cours l'employer.



---

SCENE II.

BOTWIL, WARTON.

WARTON.

J'AI cru, en effet, m'appercevoir que le sort de Zilia avoit également indigné les Nègres & les Indiens.

BOTWIL.

Ah ! ne me rappelez pas un souvenir qui me donne des remords. Une femme trop jalouse a exigé de moi ce sacrifice ; & je ne fais quelle importune idée voudroit me le faire payer au prix de tout mon repos.

WARTON.

Voici nos nouveaux Esclaves. Voyons s'ils font en bon état.

---

SCENE III.

Les Auteurs précédens, UN MARCHAND.

( *Le commencement d'une file d'Esclaves paroît sur la Scene.* )

LE MARCHAND.

VOUS serez moins satisfaits de ce voyage qu'des autres. Les Marchands ont afflué, cette année,

sur la Côte, & l'enchère a été excessive. Les femmes, les enfans reviennent au même prix que les hommes coûtent ordinairement. La mortalité d'ailleurs nous en a enlevé le tiers ; & ce qu'il y a sur-tout à regretter, quatre des plus robustes se sont précipités dans la mer.

B O T W I L.

Voilà ce qui arrive quand on ne prend pas les précautions nécessaires. Que ne les teniez-vous enchaînés ?

L E M A R C H A N D.

Nous avions besoin de leurs bras pour aider à la manœuvre dans une tempête affreuse dont nous avons été assaillis. Mais croirez-vous qu'au lieu de travailler, comme nous voulions les y contraindre, ces quatre noirs démons ont sauté sur deux de nos matelots & les ont entraînés dans leur chute ? Croirez-vous qu'au fort de la tourmente & du danger, toute cette cargaison (*il désigne les Esclaves,*) se réjouissoit à fond de cale & sembloit desirer de périr, pourvu que nous périssions ensemble ?

W A R T O N.

Et voilà ces bêtes féroces dont certaines gens en Europe s'avisent de plaindre le sort ; comme s'il n'étoit pas meilleur que celui de leurs payfans excédés de travail & de misère, & tourmentés par le chagrin, tandis que nos Esclaves ont tout en abondance.

L E M A R C H A N D.

Hors la liberté, il ne leur manque rien. Il est assez



assez fâcheux d'être obligé de les acheter si chers  
& de tant dépenser à les nourrir, pour qu'ils  
vivent & qu'ils travaillent.

B O T W I L.

Voilà une femme bien maigre : pourquoi lui  
échappe-t-il des larmes & des sanglots ?

L E M A R C H A N D.

On ne peut la consoler de ce qui lui est arrivé  
en mer. Elle avoit un négri on à la mamelle :  
une nuit, par ses cris, il éveilla en sursaut notre  
Capitaine, qui fut les menacer de châment. La  
mere parvient à calmer l'enfant ; le Capitaine  
se rendort ; mais bientôt les cris recommencent :  
vous savez qu'il est un peu brutal, il se relève  
furieux, court arracher l'enfant des bras de la  
mere & le jette à tour de bras dans les flots.

B O T W I L.

Il paiera l'enfant & la mere, si elle en meurt ;

L E M A R C H A N D.

Oh ! ce ne fera rien, elle est jeune, elle est  
forte.

W A R T O N.

Allons faire la répartition & tâchons que la  
perte & le gain soient compensés avec une égale  
justice.

( Les Esclaves traversent la Scène : Agid & Rombo  
les suivent. )

B

## SCENE IV.

AGID, ROMBO.

AGID.

VOILA de nouvelles victimes que nous allons sauver. Puissent aborder aujourd'hui dans cette Ile tous les Esclaves & tous les Tyrans de l'Univers!

ROMBO.

As-tu remarqué la douleur & l'épouvante empreintes sur leurs fronts? Il faut, s'il est possible, les associer à notre projet.

AGID.

Imprudent, qu'ose-tu proposer? Ils n'ont point encore appris des Européens l'art funeste & nécessaire de cacher sa pensée, de paroître calme & satisfait, quand la douleur, ou la crainte, ou la haine bouleversent tout le cœur. Oui, crois-moi, leur haine est trop jeune; elle n'a point vieilli sous le mépris & l'outrage; elle ne connoît pas encore Botwil. Pourquoi d'ailleurs solliciter un secours qui nous est inutile? J'ai compté les Soldats qui accompagnent Wilber, & je suis rassuré.

ROMBO.

La frayeur que ces Soldats inattendus infir-



pirent aux Africains, ne te cause donc point d'inquiétude ?

A G I D.

L'ascendant de Zalli saura calmer leur frayeur.

R O M B O.

Ta sécurité m'étonne. Agid, ou tu t'abuses ; ou tu prétends rassurer mon courage. Dis-moi ce que tu penses ; je ne crains point la mort.

A G I D.

Eh bien, je l'avoue à toi seul, les Africains me font trembler. Je vois trop que l'esclavage flétrit l'âme, détruit le courage, & que l'Esclave à la fin mérite à peine un autre sort. Hélas ! & c'est peut-être le plus grand des crimes de la force, d'avilir & de dégrader ainsi la foiblesse. Tu l'as remarqué, les Africains contiennent à peine la crainte qui les a saisis ; & cette crainte peut nous devenir fatale. . . . Moi-même, le croiras-tu ? Quand je songe à la nuit qui s'approche, à cette nuit qui va couvrir de son voile funebre, & les victimes criminelles, & les victimes innocentes, peut-être ne pourrions-nous les distinguer, je ne fais quelle terreur ou quelle pitié veut s'emparer de moi, veut enchaîner également ma haine & mon espoir. . . . Européens dans quel abîme de désolation nous avez-vous plongés ? Quel funeste démon vous conduisit dans nos paisibles campagnes ? Ah ! falloit-il employer votre génie au malheur de tant de peuples, à votre propre malheur ? Car le Ciel a semblé nous donner l'exemple de



la vengeance, & vous avez payé bien cher les inutiles fruits de nos travaux. Insensés ! vous les auriez obtenus de nous par un heureux échange ces végétaux, objets de votre inconcevable ambition ; votre intérêt même vous défendoit de les arroser de larmes & de sang.

R O M B O.

Ami, ces plaintes sont superflues ; elles sont coupables. Pourrois-tu sentir de la pitié pour des hommes impitoyables ? Allons revoir nos Indiens ; leurs forces bien unies pourront, en effet, seules nous suffire. Ne craignons rien ; la mort est encore un espoir pour nous ; elle nous délivreroit de l'esclavage.

## SCENE V.

Les Auteurs précédens, LE VIEIL AGID,  
ZILIA.

LE VIEIL AGID.

Mes enfans, Zalli vient d'être arrêté ; il est dans les fers. Quelle peut être la cause de cette violence ? Nos Indiens, les Africains sur-tout qui ont pour lui tant d'affection paroissent consternés.

AGID.

Zalli est dans les fers. . . . Ah ! je ne puis résister à tant de maux réunis ; . . . ce nouveau



coup m'accable. . . . Mon pere , si je dois y succomber , que votre cœur se console en chérissant Zilia ; il est si doux d'aimer les malheureux ! Promettez-moi que votre amour fera tout entier pour Zilia ; promettez - le moi , mon pere !

Z I L I A.

Ami , tu m'épouvantes ; veux - tu mourir ? veux-tu nous abandonner ? Hélas ! les consolations , les soins de la tendre amitié étoient un baume si doux pour les plaies de mon cœur ! Ta bonté m'est si précieuse , elle m'est si nécessaire. . . . Ne meurs qu'après moi , je t'en conjure.

A G I D.

Zilia , . . . si jamais . . . . ô ma chere Zilia !

Z I L I A.

Mon ami. . . .

LE VIEIL A G I D.

Quel est donc ce désespoir ? Rassure - toi , rassure - toi , mon fils ; Le Gouverneur a fait publier qu'il recevrait les plaintes des Esclaves. J'irai , je réclamerai sa pitié , sa justice.

A G I D.

Sa justice , . . . puisse-t-il vous l'accorder ! . . . Mon pere , non , jamais mon cœur n'éprouva pour vous une si vive tendresse.

LE VIEIL A G I D.

Agid ! je la connois , ta tendresse : elle est si



( 22 )

semblable à la mienne. Pourquoi m'en assurer  
avec tant de douleur ? Pourquoi . . .

A G I D.

Ah ! plus on est malheureux , & plus on est sen-  
sible. Le destin de Zalli me touche plus que vous  
ne pensez. Voyons pourtant ce qu'il nous reste  
à faire. ( *bas à Rombo* , ) Si l'on a pu nous trahir ,  
que Botwil du moins nous précède au tombeau.

*Fin du second Acte.*



---

 ACTE III.
 

---

## SCENE PREMIERE.

BOTWIL, WARTON, FRAMER.

FRAMER.

**I**L va paroître ce Gouverneur altier dont la haine prétend nous être fatale. Quels que soient les ordres qu'il nous apporte, souvenons-nous de cacher nos ressentimens pour en assurer l'effet. Nos Soldats sont prévenus, nos Esclaves tranquilles, & Zalli n'est point coupable, je l'ai fait relâcher. Nous gagnerons aisément les Soldats de Wilber; il n'en est point sans doute que sa sévérité ne révolte en secret, & quand l'appas du gain viendra seconder leur aversion pour lui, ne doutons pas de leur obéissance en notre faveur. Déjà nos secrets émissaires sement d'adroits murmures, & Wilber.... Le voici.





## SCENE II.

Les Auteurs précédens , WILBER.

WILBER.

J'AI voulu autrefois employer avec vous une paisible persuasion , mais elle n'a pu bannir de cette Isle les odieuses manœuvres de l'avarice & de l'anarchie. Je les ai dévoilées à Londres ; j'y ai prouvé les brigues , les malversations de tout genre qui finiroient par vous être fatales à vous-même , si je n'avois obtenu le pouvoir de les arrêter. Vous saurez bientôt quels sont les nouveaux réglemens que vous aurez à suivre ; il me suffit maintenant de vous annoncer qu'il vous est défendu de faire à l'avenir des esclaves Indiens ; je viens d'intimer cet ordre aux Colonies voisines confiées à mes soins. Vous paroissez consternés de cette loi qu'exigeoit l'humanité. N'est-ce donc pas assez qu'il soit permis d'enlever des habitans à l'Afrique , sans étendre encore l'empire de la douleur & de l'esclavage ? Des Anglois devoient-ils être coupables de cette nouvelle barbarie ? Vous savez ce qu'elle vous a coûté , & le massacre de vos concitoyens dans la dernière expédition contre les Indiens , atteste du moins que l'on n'est pas toujours injuste impunément. L'unique fruit de ce honteux échec a donc été de surprendre une femme à qui une trahison lâche autant que cruelle ravira bientôt



le reste de sa raison. Un crime aussi monstrueux déshonorerait à jamais le nom anglois, s'il n'étoit pas puni : il le vroit l'être , & le sera sans doute plus rigoureusement qu'il n'est en mon pouvoir de le faire. Botwil , payez d'abord la liberté de votre libératrice , & désormais délivrez-moi de votre odieuse présence.

B O T W I L.

Ce n'est pas une punition que je subis en ce moment.

### SCENE III.

WILBER, WARTON, FRAMER.

F R A M E R.

Nous ne répondons point ici aux inculpations de la haine réunie au pouvoir ; mais il nous est permis de représenter à celui qui doit soutenir les intérêts de la Colonie, qu'en la privant des Esclaves Indiens, dont la traite est la plus prompte & la moins dispendieuse, on cause infailliblement sa ruine.

W I L B E R.

Le Gouvernement a pesé cette fois les mesures qu'il a prises : l'injustice & l'oppression perdroient en effet nos Colonies. Que les larmes & le sang des malheureux coulent pour grossir la source de nos richesses ! Voilà les vœux que



vous formez ; voilà les vœux que je réprouve. C'est à d'autres maximes qu'il faudra vous conformer. Si vous n'êtes pas humains, soyez du moins prudents, & par intérêt même tâchez de modérer les desirs de l'avarice & de la cupidité.

F R A M E R.

Nos desirs se bornent à conserver nos droits.

W I L B E R.

Vous n'avez pas celui d'enchaîner les Indiens. celui même que nous nous sommes arrogé sur les Nègres, pouvons-nous le croire légitime ? . . . . Le droit de l'esclavage ! . . . . Un jour , un jour viendra peut-être. . . .

F R A M E R.

Achevez, vos principes nous sont connus ; un jour viendra peut-être où vous abolirez le droit & l'esclavage. Ce généreux projet rencontrera quelques obstacles. Jusque-là nous ne manquerons pas de protecteurs à Londres qui sauront du moins prouver que nous ne méritons pas la violence que vous employez. . . . .

W I L B E R.

Les plus coupables nomment ainsi l'équité. Que dis-je ? La violence est vertu quand elle combat les méchants. Allez dire à ceux des Colons qui vous ressemblent que ma fermeté ne s'est point démentie, & que je reviens avec assez de force pour faire du moins respecter les Loix nouvelles qui vont être promulguées.



## SCENE IV.

WILBER, LE VIEIL AGID, ZILIA.

LE VIEIL AGID.

L'INNOCENCE, la foiblesse & le malheur viennent implorer la puissance; on dit qu'elle veut les écouter : cet espoir leur est-il enfin permis?

WILBER.

Parlez, vieillard, que voulez-vous de moi?

LE VIEIL AGID.

Je fus le chef des Caraïbes. J'étois honoré; j'étois aimé de ma Nation, & voilà que de cruels ravisseurs sont venus m'enlever avec mon fils unique; ils ont insulté à mes cheveux blancs; ils ont livré à l'esclavage la vieilleffe d'un bon pere de famille. Depuis ce tems mes jours sont pénibles, & mes nuits douloureuses. Tant de maux cependant ne sont pas ceux qui m'ont arraché les larmes les plus amères. Voyez cette infortunée : elle fut séduite, trahie & vendue par celui qu'elle avoit sauvé de la mort.

WILBER.

Bon vieillard, je fais tout : sachez vous-même que vos vœux sont prévenus : elle a sa liberté.



## LE VIEIL AGID:

Ah! l'on avoit bien dit que la justice & la pitié étoient dans le cœur de Wilber. Ciel! écoute mes vœux! que sa femme, ses enfans, ses amis fassent chaque jour tressaillir son cœur de joie! qu'il obtienne une postérité nombreuse & digne de lui! qu'il soit tout-puissant, puisqu'il est juste & bon. Ma fille, tu es libre. Heureuse, hélas! d'avoir souvent perdu la raison pendant ton esclavage, puisse-tu la recouvrer pour la liberté! Zilia, tu reverras nos campagnes chéries; ton pere va te sourire, & tu feras pressée encore sur le sein maternel. Rends grâces à ton libérateur; le voilà; voilà notre providence: tu es libre, ma chere Zilia.

## Z I L I A.

Je reverrai donc mes parens! Ah, que cet espoir est doux! (*à Wilber,*) Maître généreux, achevez mon bonheur; vous avez une grande puissance; ordonnez à Botwil d'aimer Zilia. Dites-lui tous les maux de mon cœur; non, il ne les connoît point, puisqu'il ne vient pas me consoler. Le seul Agid me console. Hélas! je ne puis l'aimer autant qu'il le desire; Botwil est mon époux.

## W I L B E R.

Non, chere infortunée, il ne l'est pas; il en est trop indigne. Il sera puni de vous avoir trahie.

## Z I L I A.

Comment le punirez-vous? Le ferez-vous



esclave ? Ah ! de grace ne le faites point esclave ; il seroit trop malheureux. . . . Je le vis pâle & tremblant dans la forêt ; il embrassa mes genoux. Ses yeux étoient si doux , le son de sa voix si touchant ! Je le sauvai & il m'a vendue. Il ne veut plus voir sa Zilia. . . . Une autre femme a son amour. . . . Borwil ! . . . Ah ! je suis opprimée. . . . Ma tête brûle , elle brûle ( *à Wilber.* ) Maître vous pleurez ? mon sort vous attendrit ? Que le ciel bénisse vos larmes ! moi , je ne puis plus en répandre : heureux ceux qui pleurent ! Puisque vous portez un cœur aussi sensible , sans doute , que vous plaindrez aussi le sort de ce vieillard. . . . Toi que j'aime comme mon pere , toi qui faisois le bonheur de notre paisible Nation , comment ont - ils osé charger de chaînes tes mains paternelles ? Laisse - moi baiser tes mains.

---

W I L B E R.

Vous direz aux Esclaves , à vos Indiens sur tout , que l'humanité va présider à leur destin. Tâchez d'appaîser leurs murmures : je les plains , mais vous le savez peut-être , les Peuples ne sont vraiment libres nulle part , & votre Nation , sans doute , obéissoit à cette loi générale avant que. . . .

LE VIEIL AGID.

Ma Nation n'étoit pas libre ? Je l'étois bien , moi qui la gouvernois.





## SCENE V.

Les Acteurs précédens, BLAKFORT.

BLAKFORT.

VENEZ, mon Général, votre présence est nécessaire. (*Il lui parle à voix basse d'un air ému.*)

WILBER (*bas*).

Je les en crois capables. . . . Cachons notre émotion, & hâtons-nous de profiter de cet avis important.

## SCENE VI.

LE VIEIL AGID, ZILIA.

LE VIEIL AGID.

MA fille, allons apprendre à mon fils le bonheur qui se prépare.

ZILIA.

Hélas! le maître vient de nous quitter; j'espérois. . . .

LE VIEIL AGID.

Tu as ta liberté.



( 31 )

Z I L I A.

Tu n'as pas la tienne, ô mon pere! & ton  
fils? Faudra-t-il que je me sépare de vous?

L E V I E I L A G I D.

Tu reverras tes parens.

Z I L I A.

Ils reverront une fille coupable, une femme  
sans époux!

L E V I E I L A G I D.

Ils ignorent ta faute, si c'en est une, hélas!

Z I L I A.

Je la leur apprendrai.

L E V I E I L A G I D.

Ils te pardonneront, ma fille; ah! qui fût  
jamais plus digne de pitié!

---

## S C E N E V I I.

L E V I E I L A G I D, Z I L I A, A G I D.

L E V I E I L A G I D.

Z I L I A est libre; le Gouverneur vient de nous  
l'annoncer.

Z I L I A.

Oui, cher Agid, il faut nous séparer. Hélas!



mon sort est de trouver dans le bonheur tout  
ce qui rend malheureux.

A G I D.

Ah ! que cette tendre plainte pénètre déli-  
cieusement jusqu'au fond de mon cœur ! O toi  
qui m'étois destinée avant qu'un homme affreux  
vint entraîner ton innocence dans la fange de  
ses crimes, veux-tu la purifier ? Equitable en-  
vers moi, rendue à toi-même, feras-tu enfin sen-  
sible à l'amour généreux que m'ont inspiré tes  
malheurs plus encore que tes charmes ?

Z I L I A.

Agid, mon ami, . . . . mon frere !

L E V I E I L A G I D.

Ah ! n'aigris point nos maux par un espoir  
inutile. Elle part & nous restons.

A G I D.

Nous sommes libres !

L E V I E I L A G I D.

Que dis-tu ?

A G I D.

Nos Indiens réunis peuvent enfin payer notre  
rançon ; & leur amour pour nous exige que  
nous acceptions ce bienfait qui les honore.

L E V I E I L A G I D.

O mon peuple ! ô mes enfans ! que ce tribut  
de votre amour est cher à ma reconnaissance !

A G I D.



A G I D.

Modérez-en jusqu'à demain les transports. Ce généreux secret ne doit être dévoilé que demain.

LE VIEIL A G I D.

Zilia, ne troubles pas notre bonheur; deviens, deviens ma fille.

Z I L I A.

O mon pere ! .... Hâtez-vous de m'arracher de ce funeste séjour.

A G I D.

Oui, chere moitié de moi-même, celui de ta naissance va rendre le calme à nos ames; & le souvenir de nos malheurs augmentera le prix des biens qui nous attendent sur le sol de la liberté.

*Fin du troisieme Acte.*



---

 ACTE IV.
 

---



---

 SCENE PREMIERE.
 

---

WILBER, BLAKFORT.

BLAKFORT.

**V**ous venez d'entendre le rapport d'un fidèle Colon ; vous connoissez les desseins odieux de Botwil & de Frammer : mon Général, quel parti prenez-vous ?

WILBER.

Cet excès de noirceur & d'imprudence me confond ; mais la haine est aveugle & s'égare dans ses projets. Cher Blakfort, je l'avoue, je n'ai pas sçu moi-même assez modérer mon indignation ; peut-être j'aurois dû. . . . Non, vous le savez, j'employai vainement d'autres moyens ; rien n'a pu ployer à l'équité ces hommes avarés & pervers : éloignés de leur patrie, ils en méprisent les loix, & ce sera peut-être impunément ; l'or & la calomnie sont des armes invisibles qui défendent quelquefois les méchans, qui frappent plus sûrement de loin celui qui ose les accuser, & que sa seule équité protège. Malheur à l'homme de bien, forcé de soutenir



cette lute terrible ! Malheur à lui sur-tout ;  
s'il y fut entraîné par quelques fautes !

B L A K F O R T.

Vous connoissiez ces abus dangereux, les  
obstacles qu'il falloit combattre, & vous avez  
voulu reprendre un fardeau si pénible ?

W I L B E R.

Je ne m'en repens point. Qui veut servir sa  
Patrie doit toujours espérer le bonheur ; je l'ob-  
tiendrai de moi, quand j'aurai fait mon devoir.  
Ne précipitons rien ; il est également dangereux  
de tolérer ou de punir les abus de l'anarchie.  
Les rebelles Colons sont assemblés chez Botwil ;  
on me rendra compte de leurs complots, & s'ils  
sont tels qu'on nous l'a fait craindre, j'en étouf-  
ferai l'explosion.

S C È N E I I.

Les Acteurs précédens, Z I L I A.

W I L B E R.

V O I L A l'infortunée dont vous avez appris  
le destin ; ses yeux sont égarés ; elle paroît  
plongée dans la douleur. Son lâche ravisseur  
marche maintenant à d'autres crimes ; allons,  
Blakfort, & tâchons de l'envelopper dans la  
trame qu'il forme contre nous.



## SCENE III.

ZILIA seule. (*Elle s'assied sur un rocher.*)

AH! c'en est trop, Botwil, c'en est trop; on me dit que vous m'avez rachetée, & quand je vais vous remercier, vous dédaignez ma reconnaissance; vous me fuyez; & celle que vous me préférez, celle qui jouit de tout votre amour, ajoute encore à vos cruels dédains pour moi un mépris insupportable.

## SCENE IV.

LE VIEIL AGID, AGID, ZILIA:

ZILIA.

PERFIDE, ah! que n'est-il encore dans la forêt! . . . Je l'apperçois; c'est lui-même, il me tend les bras; non, non; je t'abandonne à ton destin: tes compagnons viennent d'être massacrés; nos guerriers te poursuivent, je ne veux plus te sauver; je n'ai plus pitié de toi; ta pâleur m'épouvante, . . . leve-toi; c'est en vain que dans cette posture suppliante tu veux implorer mon secours, tu prétends m'attendrir; je te connois main enant, & mon cœur est insensible à tes larmes. . . . Voici, voici les



Indiens ; entends-tu leurs cris menaçans ? Ils te poursuivent , ils t'apportent la mort. Venez , venez , guerriers , c'est ici qu'est Botwil ; le voilà , frappez. . . . . Non ; je veux le frapper moi-même ; guerrier , donne-moi ta flèche , . . . meurs , meurs de ma main. . . . . Ciel ! ô ciel ! il est mort. (*Elle s'évanouit.*)

LE VIEIL AGID.

Hélas ! à quel excès parvient son égarement ! Il remplit mon ame de pitié , de trouble & d'indignation.

AGID.

Zilia , reconnois la voix de ton ami , ô ma chère Zilia !

ZILIA.

Qui m'appelle ? Qui vient me troubler encore ?

AGID.

C'est ton consolateur : reviens à toi ; calme la douleur qui t'égare , & qui m'opprime ; ah ! peux-tu méconnoître Agid ?

ZILIA.

C'est toi , mon ami (*elle l'embrasse*) , viens à mon secours ; ne m'abandonne pas. . . . . Je suis coupable d'un grand crime ! . . . . . Je viens de percer le cœur de Botwil , . . . . . de mon époux ! vois-tu ce corps pâle & sanglant ? . . . Agid , cache-moi cet affreux objet. . . . (*Elle pleure.*) Il est donc mort ! ah ! barbare Zilia.

AGID.

Non , chère infortunée , non Botwil n'est pas



( 38 )

mort : c'est le trouble de tes sens qui t'abuse :  
il vit, hélas ! il vit encore ; Agid te l'assure ,  
Agid qui ne sauroit te tromper.

Z I L I A.

Ah ! je respire ! mon ami , combien mon cœur  
te chérit ! C'est toi seul qui fais me consoler. Il  
n'est point mort ! tu me rends à la vie.

A G I D.

Cruelle ! tes remerciemens font des coups de  
poignard pour ce cœur qui t'adore. Quoi !  
Zilia , quoi tant d'amour ne pourra t'attendrir ?  
Tu ne préféreras jamais au lâche qui t'a trahie ,  
l'ami qui te console , l'amant qui brûle d'amour  
pour toi ?

Z I L I A.

( Elle fuit en s'écriant. )

Botwil ! Botwil !

---

## SCENE V.

LE VIEIL AGID, AGID.

LE VIEIL AGID. ( *Après un silence.* )

HÉLAS ! je conçois ta douleur.

A G I D.

O rage ! ô tourmens insupportables ! Rival



que j'abhorre, je jure que ta mort ne fera pas long-tems une erreur. Que Zilia pleure alors, je ne la consolerai plus.

LE VIEIL AGID.

Mon fils ! dans quel état vous jette un amour plus insensé que celui même de Zilia ?

AGID.

Ce n'est plus de l'amour que je sens ; c'est la haine toute entière, c'est l'ardente soif de la vengeance qui brûle tout mon sang. Je l'affouvirai.

LE VIEIL AGID.

Insensé ! quel projet osez-vous concevoir ? Vous me faites frémir, . . . . pensez-vous que votre vengeance resteroit impunie ? Que deviendra votre malheureux pere ? Il n'a que vous contre ses maux. . . . Cruel ! veux-tu lui arracher le seul bien qui lui reste ? Le pourras-tu mon fils ?

AGID.

Botwil mourra & votre fils ne périra point. Les chaînes du malheur tomberont. Le moment approche, ô mon pere !

LE VIEIL AGID.

Quelle aveugle fureur vous transporte ! Quel étrange discours !

AGID.

Je ne puis m'expliquer ; mais nous ne reverrons pas seuls notre Patrie.

LE VIEIL AGID.

Non, mon fils, non, je ne te quitte pas. Je veux, je veux savoir le secret que tu caches à ma tendresse : ingrat ! tu te défiles de ton pere ?

AGID.

C'est par excès d'amour que je vous cache un secret terrible.

LE VIEIL AGID.

C'est par excès d'amour que je prétends le connoître. Parle, je le veux, il le faut ; parle ou crains mon désespoir ; achève de me révéler des projets que je soupçonne déjà. C'est un complot contre les Européens.

AGID.

Imprudent, où la colère m'a-t-elle emporté ! mais le tems de la crainte est passé. . . . Oui, mon pere ; oui, les tyrans vont périr par les mains des victimes.

LE VIEIL AGID.

Ils vont périr ! tu glaces mon sang d'effroi ; ... & qui te garantira l'impunité ?

AGID.

La prudence, l'audace, la justice de notre cause.

LE VIEIL AGID.

C'est la cause du foible.



( 41 )

A G I D.

Elle triomphera cette fois.

L E V I E I L A G I D.

Et tu ne crains pas la trahison ?

A G I D.

Je ne dois plus la craindre. Depuis le jour du crime de Botwil, jour affreux & fortuné de la conspiration, le secret s'est gardé inviolablement.

L E V I E I L A G I D.

Il peut encore se révéler.

A G I D.

Cette nuit même il éclate avec la vengeance : tout nous garantit le succès, en nous assurant un secret que les Africains mêmes n'ont pas violé.

L E V I E I L A G I D.

Quoi, les Nègres aussi ?

A G I D.

Les Nègres ne sont-ils pas des hommes ? Le ciel les a-t-il formés pour le mépris & l'esclavage ? Je sauve nos Caraïbes par amour & les Nègres par équité. Ils vous suivront, mon pere, dans nos campagnes chéries ; adoptez ces nouveaux enfans ; qu'ils connoissent enfin les douceurs d'un gouvernement établi par la nature d'accord avec la Loi, le seul qui puisse



consacrer la puissance, le seul qui doive lier ceux qui connoissent les droits de l'homme. Mais il est tems de me rendre où mes compagnons m'attendent; retirez-vous, mon pere, prenez soin de Zilia; ne craignez rien pour moi; que les cris de la mort ne vous épouvantent pas; vous entendrez aussi ceux de la liberté.

LE VIEIL AGID.

Arrête! prétends-tu confondre tous les Anglois dans la proscription? Wilber & Botwil doivent-ils éprouver le même sort?

AGID.

Tout est prévu; Wilber & les siens seront épargnés. Qu'ils emportent en Europe les vils trésors des coupables, & que leur vie atteste notre équité.

LE VIEIL AGID.

Le plus lâche des crimes, sans doute, seroit de les immoler; mais s'ils sont épargnés, ne vengeront-ils pas leurs concitoyens?

AGID.

Nous leur en ôterons les moyens, ils seront désarmés.

LE VIEIL AGID.

Téméraire; tout paroît facile à ton audace, & tout allarme ma tendresse. Songe, songe aux obstacles que tu dois vaincre; vois combien de hasards pourront encore renverser ton



espoir. Ce n'est jamais impunément qu'on peut répandre le sang des hommes sur la terre.

A G I D.

Oui, le sang innocent ; mais celui de ces Barbares !

LE VIEIL A G I D.

Ils ne m'ont pas séparé de toi : malgré leur dureté ils conservent nos jours.

A G I D.

Est-ce vous qui parlez ainsi ? Vous ! . . . Ah ! c'est à la plus cruelle avarice que nous devons nos déplorables jours. C'est elle qui calcule chaque moment de notre vie, conservée pour elle seule. On nous ravale au rang des bêtes de somme ; que dis-je ? L'œil du mépris & de la crainte nous surveille incessamment ; voilà le sort des Esclaves ; voilà les jours qui leur sont accordés. Périront tous leurs tyrans ! . . . : Mon pere , bannissez de votre cœur une crainte qui seroit honteuse , si je n'en étois pas l'objet. Embrassez votre fils ; vous ne le reverrez plus esclave.

---

S C E N E V I.

LE VIEIL AGID , AGID , ZALLI , ROMBO.

A G I D.

A M I S , ne dissimulez plus rien ; parlez devant mon pere , il fait tout.

Z A L L I.

Il ignore que nous avons ordre tous deux de paroître à l'instant devant le Gouverneur. Nous sommes en péril.

LE VIEIL AGID.

Ah! je l'avois prévu. . . .

A G I D.

Quelques - uns des nôtres sont-ils dans les fers ?

Z A L L I.

Non. Peut-être n'a-t-on que des indices ; & si j'ai pu tromper nos Tyrans, nous saurons échapper à de moins sévères perquisitions.

A G I D.

. . . . Si nous sommes arrêtés, que ferez-vous, mon pere !

LE VIEIL AGID.

Je mourrai , si je ne puis vous délivrer.

A G I D.

Rombo , va présenter mon pere à ses autres enfans.

*Fin du quatrieme Acte.*



---

 A C T E V.
 

---

## SCENE PREMIERE.

AGID, ZALLI, ROMBO.

A G I D.

OUI, j'ai obtenu de l'amour de mon pere qu'il resteroit sous le rocher voisin, à l'abri du danger qui s'approche. O mes amis! je tremble encore de celui qui vient de nous menacer; avec quel art le Gouverneur a montré ses soupçons! Mais quoi, pouvoit-il penser que des Colons nous avoient offert la liberté? Car je ne puis expliquer autrement ses obscures questions.

Z A L L I.

Que nous importe? le ciel, qui nous protège a voulu que l'erreur aveuglât également l'homme juste & les tyrans; il a voulu que notre conspiration fût envain soupçonnée au moment d'éclater. . . . En voilà les garans.





## SCENE II.

AGID, ZALLI, ROMBO, *Troupe d'Esclaves*  
*Indiens & Nègres.*

AGID.

ENFIN l'heure de la liberté, l'heure vengeresse est venue. Ce n'est plus à des esclaves, c'est à des hommes que je parle. Indiens, Africains, mes amis, mes frères; qu'il m'est doux de reconnoître combien vous êtes dignes du sort qui vous attend! l'espoir d'une honteuse récompense n'a séduit personne; la vie de tous dépendoit de chacun d'entre vous, & chacun peut s'applaudir d'avoir sauvé la vie de tous. Ce que vous avez fait répond de ce qui vous reste à faire; la prudence est plus rare, plus forte que le courage; il ne faut plus que frapper. Déjà le sommeil s'appesantit sur les yeux des Barbares qui ne veillent que pour le crime; que leur sommeil soit notre complice & qu'il soit éternel! Au milieu de la confusion, ralliez-vous toujours au nom de Botwil; mais n'oubliez pas de conserver les jours de ce monstre, conservez-les avec autant de soin que ceux de Wilber lui-même. J'ai changé de projet; la mort ne le puniroit point; enchaîné comme une bête féroce, il vivra; la vie doit être le supplice du méchant.

Vous dont le poste est voisin du port, Na-



vigateurs, pour vous emparer des vaisseaux, attendez en silence le signal convenu.

Vous à qui la vie de Wilber & des siens est confiée ; vous dont les Maîtres sont humains, n'oubliez pas qu'il nous suffit de les désarmer. Il le faut, je le veux ; & vous exécuterez sans peine l'ordre sacré que je vous donne.

Maintenant, Zalli, jures au nom des Africains, la liberté ou la mort.

Z A L L I.

Je le jure par ton pere & par toi.

A G I D.

Reçois à ton tour mon serment : je jure par mon pere & Zilia.

T O U S L E S E S C L A V E S.

Oui, oui, la liberté ou la mort.

A G I D.

Liberté ! liberté ! premier bien de l'homme de cœur, donne de la force à nos bras, à nos cœurs un courage invincible.

R O M B O ( à Agid. )

Ton pere s'avance vers ces lieux.

A G I D ( aux Esclaves. )

Marchons, amis ; Rombo, prends soin de l'arrêter & de le conduire dans la retraite qu'il a quittée ; nous te devons assez, si tu conserves mon pere.



SCENE III.

LE VIEIL AGID, ROMBO.

LE VIEIL AGID.

**M**ALHEUREUX ! je ne puis le trouver ! ô mon fils ! ton danger accable mes forces & m'ôte le pouvoir de t'en avertir !

ROMBO.

Il ne craint que pour son pere , & m'a ordonné. . . .

LE VIEIL AGID.

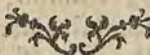
C'est toi, Rombo, tu fais où est mon fils ; va, cours, . . . . les Soldats marchent sous les armes ; tout est perdu ; il est trahi sans doute !

ROMBO.

Ciel !

LE VIEIL AGID.

O ciel ! quelle puissance dois-je implorer ?



SCENE



## SCENE IV.

WILBER, BLAKFORT, LE VIEIL AGID.

WILBER.

OUI, Soldats, ces Colons sont assemblés chez Botwil ; allez enchaîner les traîtres. (*à quelques Soldats,*) vous, restez près de moi.

LE VIEIL AGID. (*Il se jette à genoux.*)

Ah ! grace , grace pour mon malheureux fils ! votre vie étoit sacrée pour lui ; on avoit distingué le crime de la vertu , & Wilber auroit vu à ses pieds les Esclaves devenus maîtres de ses jours.

WILBER.

Relevez-vous, vieillard ; quel étrange discours me tenez-vous ?

LE VIEIL AGID.

Oui , la vie du vertueux Wilber est chère à tous les Conjurés. Le crime seul de Botwil avoit excité les Esclaves à la vengeance : avant le jour de son crime, ils enduroient leur sort ; c'est dans ce jour fatal qu'ils ont tramé le complot qui alloit éclater.

WILBER.

Qu'entends-je ? Quel péril imprévu ! calmez-vous, vieillard généreux ; je saurai reconnoître

D



( 50 )

cet avis important. . . . Le tems est précieux ;  
Soldats , suivez mes pas.

---

SCENE V.

LE VIEIL AGID.

O u suis-je ? Qu'ai-je dit ? Ignoroit-il donc la  
conspiration ? Mais les ordres qu'il donnoit ; . . .  
mais ses dernières paroles ; . . . malheureux !  
qui me délivrera du trouble qui m'accable & me  
confond ? Tâchons de recueillir nos forces ;  
allons savoir. . . . Que vois-je ? Juste ciel ! le  
crime est donc puni !

---

SCENE VI.

BOTWIL , WARTON , FRAMER , *enchaînés*  
*& conduits par des Soldats. On entend quelques*  
*coups de fusil.*

AGID (*derrière le Théâtre.*)

R ALLIONS-NOUS , amis ; ne craignons point  
la mort , ne craignons que l'esclavage, Botwil !  
Botwil !

FRAMER.

Quel étrange événement ? Quoi ! les Esclaves  
se révoltent ! Ah ! je l'avois prévu ! Quelle est



cette voix terrible qui vient de prononcer votre nom ?

B O T W I L.

C'est la voix d'Agid. Nous sommes donc trahis de toute part ?

F R A M E R.

Ne perdons point courage ; c'est à Londres que nous allons. L'acte de tyrannie qui nous enchaîne est le garant même de notre vengeance, & la révolte des Esclaves justifie les précautions que nous voulions prendre ; vous m'entendez.

## S C E N E V I I.

Les Auteurs précédens, WILBER.

WILBER (*derrière le Théâtre.*)

SOLDATS, épargnez leur vie ! . . . . Eh bien, hommes barbares, perfides citoyens, voilà donc les effets de votre férocité. Les Esclaves conspiroient contre vous, quand vous conspiriez vous-mêmes contre moi, & je sauve la vie à des lâches qui méditoient des forfaits, & sans doute, ma mort. Des témoins de vos projets me les ont révélés ; ils attesteront votre aveugle fureur. Puissent les chaînes qui vous lient ne plus quitter vos mains ! Et puisse le sang des



Esclaves appeller sur vos têtes la malédiction  
& du ciel & des hommes !

F R A M E R.

• Votre sévérité pour nous, & votre indulgence pour de vils Esclaves vous ont également aveuglé. C'étoit pour prévenir leur révolte, dont nous avions des indices, que nous armions en secret ; c'étoit pour empêcher ce funeste effet de la protection que vous leur accordiez ouvertement, que nous aurions peut-être été forcés d'arrêter leur protecteur. Voilà le secret qu'igno- roient les lâches, dont votre haine a trop vite adopté la délation. Voilà le crime que jugera un Tribunal auquel vous serez soumis comme nous.

W I L B E R.

J'ai tout prévu ; je fais que le crime peut quelquefois trouver des ressources funestes : je fais qu'il est difficile à l'innocence d'échapper à tous ses pièges : mais je déchirerai le voile dont vous couvrez depuis si long-tems vos cruautés mercenaires ; & si les droits de l'humanité sont méprisés ou méconnus, je les rétablirai ; ils seront respectés.

## SCENE VII.

Les Acteurs précédens, BLAKFORT.

B L A K F O R T.

MON Général, le hasard ou la prudence a guidé la fuite des Esclaves ; une partie s'est



emparée de deux vaisseaux , & l'autre d'un poste voisin du port , qu'il est trop dangereux d'attaquer dans les ténèbres de la nuit. Cependant tout est disposé pour empêcher la jonction de leurs forces divisées.

W I L B E R.

Il ne faut point balancer : allez de ma part leur proposer la vie.

B L A C K F O R T.

Ils la refuseront. La liberté ou la mort , s'écrient-ils , d'une voix effrayante. Un Soldat qu'ils avoient entraîné , & qui , dans la confusion , a su leur échapper , raconte que leur Chef , mortellement blessé , prononçoit le nom de Zilia , & celui de son pere qui s'est présenté tout-à-coup. Son fils l'apperçoit & lui dit qu'un traître , sans doute , a tout découvert. . . . Ce traître est ton malheureux pere , répond le vieillard éperdu. ....

## S C E N E V I I I.

Les Acteurs précédens , LE VIEIL AGID.

L E V I E I L A G I D.

VOICI un pere qui a fait mourir son fils ; voici un homme , un vieil esclave sans soutien , sans espérance , foible proie de tous les maux réunis. Avant de leur ravir les derniers restes



d'une vie qu'ils disputent à la mort; Wilber; je viens te dévoiler une erreur que je déteste : cette erreur fatale a sauvé ces Tyrans ; (*il désigne les Colons*) ils périroient, si j'avois connu leur complot , & si les ordres que tu donnois pour les enchaîner ne m'eussent pas abusé. Un funeste génie , le démon des Indiens , veut les repousser sous le joug ; mais ils sauront s'en affranchir. Ils viennent de le jurer par mon fils & par moi ; ils périront les armes à la main , si tes Soldats s'obstinent à leur interdire l'asyle des vaisseaux où les Africains les appellent à grands cris. Le tems presse ; la mort menace & va frapper ses victimes. Parle , quel est le choix de ta prudence ou de ta pitié ? Ce n'est pas pour moi que je l'implore : une terre exécrationnelle s'abreuve en ce moment de mon sang le plus précieux. . . . Ne me condamnes point à la vie.

W I L B E R.

Malheureux pere , que je te plains ! Mais plains moi toi-même de l'extrémité où tu me vois réduit. Si la nécessité veut me prescrire la clémence , la justice me la défend. . . .

L E V I E I L A G I D.

Cette justice n'est pas la tienne ; c'est celle de ton pays.

LES ESCLAVES (*derrière le Théâtre.*

Victoire ! liberté ! liberté !

W I L B E R.

Qu'entends-je ? . . . . Soldats , marchons.



## SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ZALLI, ROMBO,  
à la tête des Esclaves Indiens & Africains.

ZALLI.

**G**ARDEZ-VOUS d'une résistance inutile. Nous avons forcé les obstacles qui s'opposoient à notre réunion. Tout a fui devant le désespoir, & nous nous sommes emparés des armes qui devoient nous détruire. Hélas ! elles nous furent assez funestes ; par elles vient de périr notre Chef, Agid dont la vie eut continué celle de son pere. Cette mort seule ordonne la vengeance ; mais la vengeance doit être équitable ; les seuls coupables en seront les victimes. Wilber, votre vertu nous défend de lui en immoler d'autres. La pitié que votre cœur sentit pour nous, sera justifiée ; j'en fais à vos pieds le serment. Que notre libre soumission atteste à vos Européens que la justice & la bonté sont les plus sûrs gardiens de la puissance, que les hommages de la liberté sont les seuls qui l'honorent, & qu'elle ne peut se reposer que sur cet inébranlable appui.

LE VIEIL AGID.

O mon cher Zalli, tu fais la dernière joie d'un pere qui n'a plus de fils.

ZALLI.

Mon pere, soyez encore celui de votre Na-



tion: vivez pour faire encore son bonheur. Votre  
 fils lui-même nous recommande à votre ten-  
 dresse, & vous lègue sa chère Zilia.

LES ESCLAVES.

Vivez pour elle & pour nous.

LE VIEIL AGID.

Mes enfans ! . . . . je vivrai.

ZALLI.

Hâtons-nous de quitter cette terre de douleur.  
 Qu'on entraîne ces lâches Tyrans sur le vaisseau  
 où rugit enchaîné le Capitaine affreux assassin  
 d'un enfant. Qu'ils y occupent l'étroit espace  
 qui multiplioit leurs victimes; ils subiront à le-  
 tour sur une terre de liberté le long supplice  
 des Esclaves. (*A Botwil,*) & toi détestable  
 ravisseur de Zilia, viens, viens la rendre à sa  
 mere.

F I N.



